

## CE MAL DU PAYS SANS EXIL

### Les affects du mauvais temps qui vient

*Ya rayah win msafar troub taâya wa twali*  
(Oh exilé où vas-tu? Finalement, tu dois revenir)

Dahmane Elharrachi, « Ya Rayah »

#### 1.

Les métamorphoses environnementales contemporaines engagent de manière énigmatique nos formes de vie. Le constat quant à lui est clair : les conditions d’habitabilité de la Terre sont détériorées par certains usages de la terre. Mais ses implications sur notre condition de vivant en ces temps troublés sont encore obscures et ambiguës. Un effet discret mérite peut-être d’être analysé, au titre de « signal faible », comme disent les prospectivistes : nous ne sommes plus « chez nous ». C’est une désappropriation du monde tel que la modernité, la révolution industrielle et le naturalisme l’avaient approprié. Ce n’est pas dire que nous sommes chez d’autres, bien que la pluralisation des cohabitants non humains qui *font* les paysages contribue au sentiment de ne plus être les *seuls* habitants de la Terre. Il s’agit d’autre chose qui émerge dans cette formule. C’est que le foyer dans sa constance, son immuabilité, son cycle d’habitudes prévisibles, se métamorphose, parce que le climat qui préside à toutes les dynamiques écologiques est perturbé.

#### 2.

Du fait des effets incoercibles des activités économiques et industrielles productivistes sur le climat (en un mot, le capitalocène), et quel que soit le succès des actions de mitigation en cours et à venir, nous nous dirigeons vers une ère d’intensification des drames d’habitabilité : sécheresses mettant à mal les récoltes, crues inondant les foyers-mêmes, invasions biologiques brutales défaisant les coévolutions anciennes entre formes de vie d’un écosystème. On l’entrevoit sous les traits de la pyrale du buis dans la Drôme, venue de Chine mais déchaînée par la sécheresse, qui induit sous nos yeux la mort en masse des arbres et les volées d’ailes blanches. Ces transformations, qui vont induire des crises alimentaires et sanitaires, appellent en réaction des mobilisations, des luttes, l’invention d’autres manières d’habiter, et probablement la diffusion dans les mœurs de quelque chose comme une *culture de l’engagement* pour ce par quoi nous tenons.

#### 3.

Néanmoins la possibilité même de cette réaction-là gît dans le type d’affect par laquelle cette ère d’intensification des événements critiques va être métabolisée. L’accroissement de probabilité des crises tend à nous faire sombrer dans une rhétorique catastrophiste déjà en cours, inhibante, insoutenable affectivement, induisant déni et résignation. Mais cette tonalité affective activant les puissances de la peur cache un affect plus subtil, qui est peut-être celui de notre condition de vivant pris dans une vulnérabilité mutuelle avec les autres vivants, dans ce nouveau temps. Derrière la peur ponctuelle de catastrophes encore souvent abstraites, se diffuse il me semble à bas bruit un affect plus discret, moins violent, mais peut-être plus désorientant encore. Et cet affect peut receler,

à condition qu'on lui restitue sa contrepartie active, un potentiel d'*empowerment* qui mérite probablement de n'être pas négligé.

#### 4.

Dans cette enquête, j'essaie de donner une torsion à l'idée de « vivre dans un monde abîmé » : une torsion *affective*, dans deux sens qui la rendraient tout simplement plus vivable (contre la tristesse que la formule inocule). Sans nier l'évidence, il s'agit de la reprendre dans un registre affectif ambivalent, qui donnerait forme à cette détresse d'habiter l'abîmé, mais qui serait aussi capable d'orienter les passions qui sourdent de ce constat - de les orienter vers la vie, vers la pensée, vers des manières de vivre moins insoutenables.

#### 5.

Charmes, bouleaux, tilleuls, peupliers : les feuilles des feuillus un peu partout en France sont tombées au cœur de l'été cette année. Pour qui a assisté au phénomène au fond des gorges du Chéran, en Haute-Savoie, c'était un enchantement ambigu. Une élégie logée dans le cœur d'un été actif et vigoureux - un trouble qui est philosophique. On peut l'expliquer en termes d'écologie végétale : c'est une conséquence directe du réchauffement climatique, sous la forme du stress hydrique induit chez les arbres par le manque d'eau. Quand un arbre est en manque d'eau, il opère des contractions sur la surface de ses feuilles, qui ont pour fonction de fermer les pores par lesquelles il respire, les stomates. Ce faisant, il coupe court à la transpiration qui lui fait perdre cette eau précieuse dont il manque. Mais parallèlement, cela met fin à sa saison de croissance, puisque c'est cette transpiration qui induit par appel d'air la montée de la sève dans le tronc, qui lui permet de véhiculer les nutriments du sol vers le feuillage. Lorsque la canicule s'abat sur les feuilles qui ne peuvent plus transpirer, leur température devient insupportable, les pigments sont détruits, elles jaunissent, elles meurent, elles tombent. Il leur faudrait plusieurs années pour récupérer des effets de cette sécheresse.

#### 6.

Mais la description du phénomène biologique ne restitue pas la dimension affective fondatrice de cette situation. Naviguer sur cette rivière, exposé *simultanément* à la chaleur de l'eau d'un plein mois d'août, entouré de lianacées luxuriantes, d'un vert dont l'intensité est caractéristique des printemps de fortes pluies, et à la chute jaune des feuilles automnales dans le courant, voilà qui constitue une expérience d'un nouvel ordre : ces sont les mêmes lieux parcourus depuis toujours, mais ils ne sont plus *les mêmes*. Vivre désormais dans la concaténation de trois saisons dans le même paysage. Parce que c'est le cycle même des saisons qui a été abîmé. Le chez soi n'est plus reconnaissable, comme dans cette tragique maladie de l'esprit où les visages les plus intimes nous semblent ceux d'étrangers. Comment donner sens et forme à cet affect de détresse, de désorientation, induit par le fait de voir autour de soi le monde connu se déliter ?

#### 7.

Ce qui fait la singularité de cette tonalité affective qui m'intéresse ici, c'est la « solastalgie ». Il s'agit à l'origine d'un concept à vocation psycho-clinique formé par le philosophe Glenn Albrecht en 2005, pour qualifier des états de stress et d'anxiété psychiques et existentiels induits par la perte du « réconfort » (*solace* en anglais) du monde familier, propre au chez soi, mais sans avoir bougé - perte induite par le changement climatique global. C'est suivant Albrecht avant tout un sentiment d'impuissance, bien qu'il soit métabolisé différemment par les populations, en fonction de leur lien à la terre, de leur niveau de vie, de leur vulnérabilité, de leur dépendance aux dynamiques agro-écologiques locales. Reste que le concept d'Albrecht, centré de manière descriptive sur des syndromes d'anxiété, liés aux sécheresses ou au rythme accru des tempêtes, formulés en termes de

« taux de détresse » ou d' « écoparalyse » ne rend pas compte il me semble de toutes les implications philosophiques du phénomène, or ce sont elles qu'on pourrait lui restituer. Je voudrais imaginer ici la solastalgie comme la « condition vivante » contemporaine, induite par des métamorphoses environnementales destinées à n'épargner personne, et qui sera donc probablement universelle dans quelques décennies.

## 8.

La solastalgie est un affect d'exil immobile qui restitue aux plus sédentaires d'entre nous les dimensions de perte et d'errance qu'ont chantées les exilés. Une élégie paradoxale, un chant de l'automne au plus haut de l'été. C'est la nostalgie d'un foyer pourtant bien présent, mais qui fuit sous les pieds, sans qu'on l'ait quitté un instant. C'est une *saudade* depuis la fenêtre de la cuisine, pour *l'ivi*, pour un monde familier, immémorial, de proximité, qui se métamorphose sous les yeux et devient *étranger*.

## 9.

La première implication philosophique qu'on peut tirer de ce concept est qu'il se joue là une inversion symétrique de la figure de l'étranger : il était l'individu exilé, passant fugace parcourant un monde immuable, il devient le milieu-même qui se détériore puis se reconfigure plus vite qu'une vie d'homme, autour d'un individu plus perdurant que le paysage alentour. Voilà une inversion du rythme des métamorphoses : l'humain éphémère est désormais plus stable que son milieu, moins périssable, alors qu'il était jusque-là le fugitif dans la minéralité impassible des paysages, et l'éternel cycle des mêmes saisons. Imaginez : un tiers des espèces vivantes de la planète, vieilles chacune de millions d'années, pourrait disparaître avant vous, dans le courant d'une vie humaine. Or ces populations ne sont pas des éléments mobiles, substituables, posées sur le décor des paysages autour de nous. Elles *constituent* le paysage, comme acteurs des dynamiques écologiques qui le font tenir, qui font circuler l'énergie solaire des végétaux aux animaux, insectes, bactéries et champignons, qui font circuler le dioxygène comme excrétât des arbres jusqu'à nos poumons, qui transforment le sol et le climat. Dans le vivant, on n'habite jamais un paysage minéral pur, fait de conditions strictement abiotiques, un biotope abstrait : l'habitat de chaque vivant n'est que le tissage de tous les autres vivants. Un tissage immémorial désormais plus transitoire que le soi. C'est la singulière énigme de notre condition contemporaine<sup>1</sup>. Celle d'un milieu vivant désormais instable et étranger qui se délite et se recompose autour d'un individu devenu le point fixe, mais bien conscient de sa fragilité. Un individu qui se rêvait tissé fermement, en cocon, à son monde quotidien. *Homesickness, but at home*.

## 10.

La solastalgie, sous cet angle, est la nostalgie d'un chez soi où les statuts et les relations envers les non humains qui nous entouraient étaient bien stabilisés. La seconde implication philosophique du concept, alors c'est que la solastalgie est l'affection caractéristique de ceux qui sont rendus au « temps du mythe ». Le temps du mythe est un concept anthropologique issu des cosmologies animistes ou totémistes, et il qualifie un temps à la lisière du temps stabilisé (le « temps du monde »). Le retour de ce temps du mythe peut avoir lieu n'importe quand, et il se manifeste par un marqueur relativement clair : c'est le moment où les êtres de la métamorphose prolifèrent. Il s'agit d'un temps d'avant toute époque stable, dans lequel les êtres sont encore indistincts : imprédictibles, ils nous échappent et nous surprennent. Ils ne suivent pas les règles qu'on croyait, ils échappent aux cycles des saisons, ils prennent des formes inconnues. Les formes de vies ne sont pas encore séparées,

---

<sup>1</sup> Bruno Latour est à ma connaissance le premier, dans une analogie provocatrice d'*Où atterrir ?*, à formuler l'intuition, que le migrant climatique est peut-être bien la nouvelle figure dominante du monde qui vient : plus personne n'y est chez lui, même chez soi, et ce en un sens précis qui ne consiste *pas*, qu'il n'y ait pas de malentendu, à égaliser le statut des Erythréens sur les cols des Alpes et celui autrement plus enviable des ruraux de Haute-Savoie.

leurs capacités sont mystérieuses, comme c'est le cas aujourd'hui où l'on découvre à peine les propriétés prodigieuses de Gaïa le système-Terre, du microbiote qui érige chaque humain en symbionte multispécifique, des arbres qui communiquent par de vastes réseaux de mycorhizes assurant aussi des trocs de nutriments entre végétaux. Situation métamorphique, protéiforme, dans laquelle les êtres alentour - vivants, saisons, milieux- ne se sont pas encore individués. Et conséquemment, on ne sait pas quelles relations on peut entretenir avec eux<sup>2</sup>. Ce diagnostic du temps permet de recoder autrement la catastrophe : « ce qui définit l'ère des catastrophes c'est son indétermination ; elle n'est pas un avenir terrible à attendre, mais l'absence d'avenir imaginable<sup>3</sup> ».

## 11.

La solastalgie est ici la tonalité affective latente des modernes happés par le retour du « temps du mythe ». L'arrivée dans un monde qui n'est autre que celui de tous les jours, mais qui, du fait des métamorphoses environnementales et des métamorphoses théoriques qu'elles induisent, est désormais peuplé d'une prolifération d'êtres qui nous échappent, dont le statut n'est pas instauré, et dont nos relations à eux ne sont plus viables ni stabilisées. On ne sait plus comment interagir avec les sols, puisque l'agriculture technoscientifique les affaiblit et les détruit : c'est-à-dire que la microfaune des sols réclame qu'on la traite autrement. Elle réclame d'autres relations et statuts. Les abeilles pollinisatrices domestiques et sauvages d'Europe réclament qu'on les traite autrement. On ne sait plus comment établir avec ces êtres des relations soutenables ; et ce faisant il apparaît qu'on s'était trompés sur ce que l'on croyait qu'ils étaient, sur les identités qu'on leur avait assignées. On ne sait pas ce qu'il faut faire pour rendre possible une interaction, un dialogue, un commerce, une diplomatie avec les vivants et les milieux. Et pourtant ce sont bien eux qui « font » le monde : collemboles des sols qui permette la levée des sociétés végétales, pollinisateurs qui font revenir à chaque printemps toutes les plantes à fleurs, forêts qui génèrent l'atmosphère respirable. Mais de bête matière physicobiologique qu'ils étaient, ils sont devenus êtres mystérieux, dont les pouvoirs et les propriétés nous dépassent : des êtres de la métamorphose. C'est dans le cours stable et réglé du temps du monde que revient le temps du mythe, dans les lieux les plus familiers, mais ils s'animent autrement : les érables à la fenêtre sont méconnaissables, maintenant qu'on sait qu'ils échangent par des réseaux de champignons des sucres en temps de disette avec les lys martagon, comme le montrent les biologies subversives actuelles, dont les métamorphoses théoriques sont catalysées par les métamorphoses de l'environnement-même.

## 12.

Enquêter sur cet affect produit peut-être un peu de lumière sur un pan du temps qui est le nôtre, et le dévoile simultanément comme une malédiction, et comme une occasion de recommencer le monde. Car la solastalgie n'est pas la seule métamorphose du rapport au monde alentour, elle contient autre chose, parce que les mutations environnementales, scientifiques et philosophiques contemporaines le redoublent et le tissent d'un autre affect, plus actif et plus improbable, que j'appelle l' « inexploré ».

## 13.

Il y a donc, incompressible, la solastalgie, cette épreuve qui consiste à ne plus reconnaître à la fenêtre les saisons, les conditions de vie, les vivants, les paysages, les relations qui nous faisaient tenir ensemble – ce mal du pays sans exil. (C'est là le sens profond, puisqu'il y en a un aujourd'hui,

---

<sup>2</sup> Voir « Retour du temps du mythe : Un autre nom pour la crise écologique systémique contemporaine », Morizot Baptiste et Nastassja Martin, en cours de publication dans le recueil de la HEAD, *Tales of a near future*, 2019.

<sup>3</sup> La formule est d'Aurélien Gros, communication personnelle.

de la formule « il n'y a plus de saisons »). Mais cela inaugure aussi une autre tonalité affective : le fait de sentir que le monde qu'on croyait arpenté, cadastré, documenté, élucidé en tout point est redevenu de part en part, du plus proche au plus lointain, inexploré.

Sentir qu'il *restait* de l'inexploré, c'était la condition des derniers explorateurs du XX<sup>ème</sup> siècle : ils couraient après des bribes d'inarpenté, des fragments de blanc sur la carte, des traces d'inéprouvé « là-bas ». Car c'était aux marges lointaines du monde que ce reste d'inconnu résistait. Mais désormais le reste est devenu le monde. Il est passé de l'anomalie à la norme, dès lors que toutes les dynamiques écologiques, tous les climats, tous les paysages, toutes les communautés de vivants, tous les liens entre milieux et sociétés humaines, se métamorphosent et se recomposent *dans le temps même* de nos existences, et que nos relations sont déstabilisées. Les êtres de la métamorphose, ceux dont on ignore la nature, en même temps que l'on ignore les façons d'entrer dans des relations soutenables avec eux, prolifèrent, à la place de l'ancienne Nature qu'on croyait parfaitement connue, documentée, mesurée<sup>4</sup>. Les confettis blancs sur la carte qui pointaient vers les ultimes parcelles non explorées ont contaminé tout le planisphère. Pour voir du pays, dans ce nouveau temps du mythe, il suffit d'être à la fenêtre.

#### 14.

Mais l'ambiguïté de ce point de vue affectif est productive ; et sa productivité vient à mon sens de la *simultanéité* de la solastalgie et de l'inexploré. Conjointes, ces deux figures confèrent sa dimension mobilisatrice au drame de ne plus être chez soi chez soi. Les deux visages du Janus Bifrons qu'est la condition vivante à venir. Comment vivre dans un monde abîmé - c'est-à-dire en exil chez soi ? Existe-t-il quelque part une formule alchimique pour transmuter la sidération en élan ? Probablement pas, sauf si c'est un retour du temps mythique, proliférant d'êtres de la métamorphose, mutuellement vulnérables, qui appellent simultanément l'appréhension, et l'exploration.

#### 15.

Dans une petite phrase incidente de *Comment s'orienter ?*, Bruno Latour invente une nouvelle fonction à la pratique philosophique (s'ajoutant à toute celles que l'histoire a sédimentées en elle, et ne s'y substituant pas), qui est riche de potentialités insoupçonnées : pourquoi, dit-il en substance, ne pas se donner pour tâche de réaffecter des affects modernes puissants aujourd'hui désaffectés, vidés, c'est-à-dire en un sens disponibles ?

#### 16.

Celui qui semble décisif ici, parce qu'il a porté l'Occident pendant toute la modernité, et qu'il est aujourd'hui singulièrement dérouté, c'est l'affect épistémopolitique de l'exploration. Dérouté conjointement parce que toutes les *terra incognita* ont été découvertes, et surtout parce que l'explorateur est relu, avec raison, comme l'éclaireur de l'impérialisme, le prospecteur de l'extractivisme, et la tête de pont du colonialisme. En sorte que l'accès à l'affect exploratoire est barré en nous par les complicités sombres du personnage qui l'a porté en Occident. C'est pourquoi il convient de désincarcérer l'affect exploratoire de cette figure douteuse. Il faut destituer l'explorateur, et réaffecter l'affect qu'il avait kidnappé. Parier le diplomate La Pérouse contre Cook le colon, Etienne Brûlé le truchement contre Champlain le Gouverneur, Darwin sur le Beagle contre Stanley le civilisateur victorien, Anna Tsing l'ethnoéthologue contre Mike Horn

---

<sup>4</sup> « Nature » avec une majuscule qualifie ici ce fétiche produit par les Occidentaux modernes : l'idée d'un règne séparé du monde humain, objectif, constitué de matière dépourvu d'intériorités, idée rendue visible dans toute son étrangeté par les travaux de Philippe Descola sur l'« ontologie naturaliste », cf. *Par delà nature et culture*, Paris, NRF, 2005.

l'explorateur des pôles du narcissisme<sup>5</sup>. Débelliciser, déphallocratiser, désexotiser et démocratiser l'affect exploratoire, car lui mérite d'être sauvé : il est là, peut-être en chacun, et puissant, puissamment mobilisateur, capable de reconfigurer activement nos relations au vivant, et de rendre le monde plus habitable pour humains et non humains.

#### 17.

Je propose donc de travailler à réaffecter *autrement* cet affect de l'exploration, actuellement en déshérence. Parce que l'ère des catastrophes à venir est moins une apocalypse qu'un retour du temps du mythe, c'est-à-dire de relations et d'êtres inexplorés avec qui apprendre à cohabiter sur une planète cosmopolite de vie. De travailler à récupérer sa puissance affective, sa force imaginaire, mais en le décolonisant, et en le ramenant sur terre, en le déroutant de son orientation moderne vers les étoiles, pour le réincurver vers la terre : vers les relations constitutives qui lient les vivants entre eux et avec le sol.

#### 18.

L'inexploré, ce ne sont plus des terres lointaines, « désertes ». Ce sont les tissages des vivants entre eux et avec nous, sous nos pieds, dans leurs dimensions éthologique, écologique et évolutionnaire, historiques, sociales et politiques. L'inexploré, ce sont les relations. Dans et avec le vivant. Ces relations invisibles qui régissent le visible : celles qu'entretiennent le réchauffement climatique planétaire et le méthane des élevages bovins ; celles de la microfaune des sols en alliances vertigineuses d'interdépendants avec tout usage vivrier de la terre ; celles qui existent entre fraises, poireaux, pollinisateurs et jardinier permaculteur dans un potager de balcon ; entre pollinisateurs, pratiques agricoles, plantes à fleurs, circuits courts. Entre brebis, loups, chiens de protection, bergers, prairies, et commerce mondialisé.

#### 19.

Et ce sont peut-être la curiosité concernée et le sens du prodige qui constituent le fonds de l'affect exploratoire dont nous avons besoin aujourd'hui, articulés au sens des interdépendances qui nous lient à ces fascinants vivants, et qui impliquent la cohabitation – puisque nous sommes exposés les uns aux autres. Le profil affectif qui m'intéresse ici, c'est par exemple Darwin consacrant dix ans de sa vie à une monographie sur les mollusques bivalves et leur manière d'être vivants, de se tisser aux autres formes de vie, y compris aux humains. Les vers de terre eux aussi sont bien assez fascinants pour qu'il vaille la peine d'y travailler pendant près de cinquante ans, de 1836 à 1881 (date à laquelle Darwin publie le traité qui leur est consacré, et invente ce faisant une bonne part de l'écologie scientifique) : et c'est bien le sol terreux du cottage familial, les relations qui le constituent, qui est inexploré, et devient prodigieux. Voilà des affects autrement plus mobilisateurs que ceux que véhiculent les imaginaires de la décadence, du délitement, ou de l'apocalypse. Car le *wonder* (cet émerveillement concerné face aux prodiges vivants qui appelle l'enquête) est une « passion cognitive », comme dit Loraine Daston : elle tisse le sentir et le penser, et comme passion, elle tisse aussi des affiliations envers ce qu'elle explore, ce qui en fait spontanément une passion politique, un mouvement d'engagement pour lui et *contre* ce qui le détruit.

---

<sup>5</sup> Dans ses livres, Mike Horn raconte ses expéditions dans des lieux extrêmes comme des performances sportives destinées à mettre à l'épreuve sa bravoure virile, avec un désintérêt total pour les autres formes de vie qu'il rencontre. A l'opposé, le livre d'Anna Tsing (*Le champignon de la fin du monde*, Paris, La découverte, 2017), de par son positionnement épistémopolitique général, est peut-être le premier traité d'exploration diplomatique des relations avec les vivants pour notre temps du mythe ; il en a tous les traits, il est expurgé de toutes les tares de l'exploration moderne et modernisatrice, et parie avec une grande justesse sur d'autres caps (cohabiter plutôt que coloniser ; politiser plutôt qu'objectiver ; réciprocité plutôt qu'extractivisme ; soutenabilité plutôt qu'autoextraction ; ...)

## 20.

Dans cette réincurvation, il n'y a plus de découvreur exclusif, de compétition nationale pour être le premier (aux sources du Nil ou aux Pôles), car la relation (notre nouvel inexploré) est variation : elle est historique, elle est inventable, elle est toujours différente. Chaque agro-écologue est le découvreur des assemblages vivants *uniques* de son terrain, avec leurs comportements et tempéraments propres. La découverte n'est plus le symbole sportif de la gloire des nations, de la conquête du monde, du front de modernisation, mais de la curiosité ramenée sur une terre dénomologisée : libérée de l'idée que la nature serait seulement faite de lois impersonnelles, massives et éternelles, qui une fois formulées, déréalisent toutes les occurrences sensibles. On pourrait peut-être laisser sur le bord du chemin le platonisme latent de l'idéal nomologique des sciences, qui n'est qu'un désir d'en finir avec l'énigme, de tenir en moderne dans un seul poing fermé les quelques lignes mathématiques qui gouvernent le monde, pour les exploiter à sa guise. « Variation » est le nom caché du vivant, et bien que des invariants statistiques existent et méritent d'être cherchés, nous vivons au niveau des relations bigarrées, chaque fois originales, inexplorées. En sciences des relations vivantes, il y a toujours des mystères, car la variation n'est plus un phénomène négligeable à l'égard du modèle, ni un bruit parasite par rapport à la loi homogénéisante, mais le *hic et nunc* qu'il s'agit d'explorer dans sa dimension historique et contextuelle, pour comprendre et composer mieux avec les vivants. Les agroécologies contemporaines et la permaculture sont de bons exemples de ce nouvel esprit de l'exploration. Elles captent et expriment ce nouvel affect avec beaucoup de passions saines et de fécondité politique.

## 21.

De ce point de vue, la conjoncture actuelle est très puissante : les révolutions de l'accès à l'information et aux savoirs nous permettent de nous reconnecter en connaissance de cause au vivant. C'est ce que nous montrent ces praticiens et ces naturalistes contemporains qui passent la nuit sur Internet, sur des blogs d'« amateurs experts », pour apprendre à décrypter les comportements, les relations entre leurs poireaux et les limaces d'un potager permacole, les comportements des ripisylves sauvages qui distillent l'eau de tous les nitrates et phosphates, du microbiote et des micorhyzes - et qui le lendemain passent la journée sur le terrain, ou les mains dans la terre, à se poser de nouvelles questions, à décaler les savoirs qu'ils ont acquis. C'est cette circulation entre les pratiques de terrain et l'extraordinaire accès à l'information qui est permis par le web, notamment sous sa forme amateur, qui fonde un pistage philosophiquement enrichi susceptible de nous conférer des puissances exploratoires inouïes, pour nous apprendre à avoir des égards ajustés à chaque forme de vie, à chaque tissage de vivants. L'opposition répétée entre réalité authentique du contact avec la nature d'un côté, et le monde « virtuel » de l'autre, ne permet pas de comprendre la donne contemporaine : Internet est une prodigieuse machine d'invention de relations au vivant, dès lors qu'il fonctionne comme un opérateur de sensibilisation, immédiatement réinvesti dans les pratiques incarnées.

C'est en capturant ces pouvoirs de circulation des savoirs intelligents, par le librisme, par la culture du don caractéristique du net, qu'on peut *démocratiser* l'affect exploratoire envers le vivant. La sensibilité y est nourrie par les savoirs, elle en devient plus intense, plus vibratile, plus intelligente. Elle se connecte spontanément aux luttes : des citoyens deviennent par-là experts des alliances écologiques avec les vivants sur les territoires pour lesquels ils luttent, contre l'expertise des technocrates appointés par les firmes ou au service des Grands projets inutiles qui les détruisent. Internet, avec sa circulation horizontale, est un amplificateur de sensibilité aux énigmes vivantes, et de lutte pour les alliances vitales, dont on n'avait jamais disposé dans l'histoire de l'humanité.

*Low tech, high knowledge*, c'est un fragment du nom secret des pratiques du vivant du futur, celles dont on a besoin pour rendre la terre habitable.

## 22.

Mais inexplorés, les milieux alentour le sont encore dans un second sens. Car il ne s'agit pas seulement d'une Nature au sens moderne, dont on ignorerait seulement les propriétés *scientifiques*, ébranlées par le changement climatique. Les vivants sont sortis de l'ancienne nature pour entrer en politique sous une forme neuve, qui n'est pas la démocratie représentative, le parlement des choses ou la citoyenneté animale. Ils sont désormais reconnus comme peuples bigarrés aux mœurs étranges, aux communications omniprésentes et énigmatiques, aux aptitudes géopolitiques de négociation des relations territoriales, ou d'inversion des mutualismes en parasitismes. Ces relations écologiques sont en un certain sens « politiques » en elles-mêmes (et non pas parce qu'on les incorpore au politique des humains) parce qu'elles sont possibilistes et non déterministes : elles sont ce qu'on pourrait appeler « éthopolitiques », parce qu'elles relèvent des aptitudes à la concorde et à la discorde *construites* entre les vivants, des aptitudes au *modus vivendi* qui constituent, sans intention ni planification, les écosystèmes terrestres. Elles rendent ainsi visibles nos relations aux autres vivants sous la forme d'alliances fragiles, parce qu'ils sont pris avec nous dans une vulnérabilité mutuelle qui exige qu'on fasse justice à leur statut de cohabitant, et non plus de décor de matière.

## 23.

On hérite avec la Modernité d'une histoire de « naturalisation » des relations avec les vivants dans les relations productives (agriculture, accès à l'eau,...), c'est-à-dire d'occultation de leur statut d'alliances. Toutes les formes de vie du sol, tous les pollinisateurs sauvages ont été naturalisés, tenus non pas pour du don, mais pour du donné, quelque chose de naturel, juste des conditions matérielles. Or naturaliser les alliances, c'est les empêcher d'émerger en politique. Sans doute est-ce pour cela que le réchauffement climatique va avoir une puissance de métamorphose ontologique majeure : il va nous obliger à changer de regard sur ces bienfaits, à y voir autant d'alliances avec des agents – précisément *parce que ces alliances vont se rompre*. Le changement climatique va les faire bouger, les détruire, les décaler, et ce faisant il va manifester le caractère plastique, historique, contingent, mais aussi susceptible de concorde ou de discorde de ces relations-là. Et dès qu'elles seront rompues, on se rendra compte que les mycorhizes, les puits de carbone, les zones humides qui filtrent l'eau, la faune qui permettait la fertilité de nos industries agricoles, étaient nos alliés. Il y a de l'inexploré jusque dans le tragique.

Alors l'ancienne « Nature » elle-même et d'elle-même va manifester son historicité, ses invites politiques jusque-là invisibilisées, et conséquemment son entrée en politique. Nous allons être *pratiquement tenus* de reconnaître que ce sont des alliances. On ne change de métaphysique qu'en changeant de pratiques. Nous allons être obligés de bien les traiter, de trouver une manière de faire justice à leur vulnérabilité, de les maintenir en pleine santé sans trop comprendre comment, pour maintenir ces alliances minimales, ne serait-ce que pour avoir de l'eau, des fruits, des légumes, du vin, du blé...

## 24.

L'alterexploration ne peut donc plus être strictement scientifique : orientée vers une Nature objective située en dehors du politique. L'exploration des scientifiques naturalistes (au sens de Descola) était intrinsèquement dépolitisée, déprise des questions du vivre ensemble, parce que ce



n'était que de la Nature. L'exploration appelée conjointement par les deux affects de la solastagie et de l'inexploré, rendue nécessaire par l'ère nouvelle de métamorphoses environnementales induite par le changement climatique, est en revanche *intrinsèquement* diplomatique parce qu'elle se fait envers des vivants qui se sont vus restituer leurs invites interactionnelles, géopolitiques, éthopolitiques.

C'est l'ébranlement du monde induit par le changement climatique et les effets de l'activité humaine sur les milieux qui donne son sens et sa portée à cette réincurvation des affects : à la dimension politique de toute exploration des relations entre vivants. Toute exploration devient diplomatique : elle révèle les alliances inattendues *entre* des vivants et certains usages humains de la terre, *contre d'autres usages*<sup>6</sup>. Contre les usages extractivistes le plus souvent, et tous ceux qui fragilisent le maintien des tissages, tous ceux qui participent au processus de « cheapisation » du tissu du vivant<sup>7</sup>. C'est-à-dire au processus qui simultanément la dévalue ontologiquement, la dépolitise, et la convertit en matière première pour le productivisme. Si, comme le disent élégamment Patel et Moore, « la Nature n'est pas une chose, mais une façon d'organiser - et de cheapiser - la vie » (p.63), alors il est ambigu d'affirmer, pour formuler les nouvelles alliances entre luttes sociales et environnementales, que « nous sommes la *nature* qui se défend ». Nous sommes le vivant qui se défend - y compris contre sa conversion en « Nature ».

## 25.

C'est parce que le monde se donne maintenant comme inexploré que nous pouvons réinterroger tout ce qui était considéré par la modernité comme des données naturels, des cycles immémoriaux, des lois universelles et infrangibles, ce qui avait la régularité des saisons : tout cela est battu en brèche, ces « données » naturels se révèlent comme des alliances fragiles ou des mésalliances contingentes, des concordances ou des discordances historiques et négociées, et constituent une sorte de *terra incognita* qu'il faut réexplorer, non pas là-bas, à la frontière, mais sous les pieds de chacun, en plein milieu de l'ancienne société, qu'on ne croyait peuplée que d'humains sur un décor de non humains.

## 26.

Le changement climatique et l'ère qu'il charrie rebattent les cartes de nos conceptions de la « nature », et des relations que l'on peut et doit entretenir avec les vivants. Il requalifie la planète, qui de ressource passive se révèle une Gaïa réactive et complexe<sup>8</sup>, indiquant des limites à ne pas dépasser (les *tipping points*<sup>9</sup>) ; il requalifie les vieux sols, identitaires et objets de propriétés privées pour l'extractivisme, en tissages d'alliances délicates avec la microfaune de l'humus et les pollinisateurs qui assurent le retour saisonnier des fruits qui nourrissent humains et non humains. Il requalifie les vivants acteurs des dynamiques écologiques en alliés de certains usages humains des territoires, contre d'autres usages insoutenables pour les vivants et les humains. C'est que nous sommes passés dans un autre monde. Les dérèglements climatiques, inondations, sécheresses, qui sont spectaculairement visibles dans nos contrées, manifestent un retour des non humains au statut d'êtres de la métamorphose, et nous imposent de les penser autrement, au moment-même du plus grand danger, d'engager envers eux une autre gamme d'affects et de pratiques que celle dont la modernité hérite : gestion paranoïaque de la nature comme « matière » ; peur et contrôle de la sauvagerie, Peut-on aller vers d'autres formes d'affects couplés aux pratiques : exploration attentive

---

<sup>6</sup> J'ai entrepris d'ébaucher des concepts pour penser de telles alliances dans « Nouvelles alliances avec la terre », Tracés, Numéro « Revenir à la terre », 2017, en libre accès ici : <https://journals.openedition.org/traces/7001>

<sup>7</sup> Voir sur ce point Raj Patel et Jason W. Moore, *Comment notre monde est devenu cheap*, Paris, Flammarion, 2018

<sup>8</sup> Voir sur ce point les travaux de B. Latour, *Face à Gaïa*, Paris, la Découverte, 2017, et la thèse à paraître de Sébastien Dutreuil.

<sup>9</sup> Voir les travaux W., Rockström, par exemple le dernier article de Steffen, W., Rockström, et alii. (2018) "Trajectories of the Earth System in the Anthropocene". Proceedings of the National Academy of Sciences (USA), DOI: 10.1073/pnas.1810141115

et égards diplomatiques, enquête éthopolitique sur les meilleures relations à inventer, alliances, gratitudes, négociations compliquées, influence - une autre gamme de relations, des relations enfin soutenables.